

SUR LE DOS DE LA TORTUE

revue bilingue de littérature
amérindienne



N°8

SUR LE DOS
DE LA
TORTUE

N°8

Juillet 1991

LES ANCIENS

SUR LE DOS DE LA TORTUE
Association loi 1901.

Directeur de publication:
Manuel Van Thienen

Equipe de traduction:
Eric Brogniet
Hélène Galibardy
Richard Lees
Sonia Protti
Jean Marie Stassart
Manuel Van Thienen
Alain Vincent

Réalisation:
Sur le Dos de la Tortue

Le dessin de la couverture est inspiré de la tradition Hopi. Mon travail en est une interprétation. Il conserve une signification symbolique qui retrace l'histoire de la fondation de la revue. La tortue symbolise le continent américain, mais aussi le cercle de la pensée mythique. Les quatre pattes, les quatre points cardinaux, la tête, le ciel et la queue la terre. Le cercle inscrit dans le carré est une symbolique celtique, image de l'inter-relation entre le ciel (cercle) et la terre (carré). Les "U" et "N" imbriqués sont un dessin qui symbolise l'amitié. les doubles spirales symbolisent le voyage, les déplacements, les migrations. Sur le dos de la tortue est placé le symbole du Clan du Papillon. D'après la Tradition nous sommes entré dans l'ère du Papillon ("notre" ère du Verseau), ère d'harmonie, de partage et d'échange. Manuel Van Thienen

EDITORIAL

Les anciens. Nous n'avons pas la prétention de faire le tour de la question. Nous vous offrons ici deux textes qui nous sont apparus comme forts et intéressants sur la situation des anciens dans le monde contemporain amérindien: Rupture avec le monde traditionnel et ingérence de la société occidentale américaine dans le comportement des enfants face au problème de la vieillesse. La vie «simple» de Homer La Ware, ses activités paisibles et son respect pour Mollie, celle qui l'accepta chez elle, mettent en évidence la différence de conception de la vie. Le texte de Gordon Henri prend naturellement sa place à la suite de la nouvelle de Jo Bruchac. Les poèmes nous apportent une vision plus dans la tradition sans omettre les problèmes contemporains (la mort du vieux Jo Yazzie, mineur dans les mines d'uranium, victime des radiations.)

S'ajoutent à ce numéro thématique, comme la revue l'assure depuis sa fondation, un poème d'Yvon H. Couture et un d'Oliver Loveday. Nous avons choisi le texte d'Oliver Loveday parce qu'il «colle à l'actualité» et qu'il nous apparaît toujours important de montrer que les poètes ne sont pas des passéistes ou de doux rêveurs. Yvon H. Couture lance une association en Abitibi pour défendre la Terre, suite logique de l'action qu'il mène depuis longtemps déjà en faveur de sa culture d'origine.

Bonne lecture à tous et bonnes vacances.

Manuel Van Thienen

N°8
Juillet 1991
LES ANCIENS

EDITORIAL

NOUVELLE

p.9 La tortue Jo Bruchac

POEMES : traduction.

p.21 Sommeil sous pluie Gordon Henry

ILLUSTRATION: Nelle Olsen

POEMES : Originaux et traductions.

p.30 Le vieil homme disait Gogisgi

p.38 Pour toutes mes grand-mères Beth Brant

p.42 Le chant de mon père Simon Ortiz

p.44 La mort du vieux Jo Yazzie Ron Rogers

p.46 Grand-Mère Ray A. Young Bear

p.48 La guerre à la terre Yvon H. Couture

p.50 Tous les peuples originaires... Cliver Loveday

p.52 BIBLIOGRAPHIE

p.57 NOTES DE LECTURE

LA TORTUE

Jo Bruchac

«Old Man, viens. J'ai besoin de toi!»

La voix cassée de la vieille femme porta jusqu'au bûcher situé près du champ envahi de mauvaises herbes. Autrefois, les deux acres étaient plantés de maïs et de haricots. Maintenant, les moutardes agitent leurs fleurs dans le vent et les carottes sauvages surgissent au-dessus des orties et des fleurs bleues des chardons. Une chèvre aimerait bien manger ces chardons. Pensa Homer La Ware. Dommage que je sois trop vieux pour avoir une chèvre.

Il posa le manche de la cognée qu'il était en train de tailler, jeta un coup d'oeil rapide à la vieille canne à pêche en bambou accrochée au-dessus de la porte et se leva.

«J'arrive» jeta-t-il. A petits pas prudents il traversa les cinquante mètres qui séparaient la remise de la maison toute simple à la fenêtre décorée et aux escaliers peints en doré. Il écarta

le rideau de perles de la porte et enjamba les assiettes emplies de nourriture pour chiens. Toujours devant la porte, pensa-t-il.

«T'es où?» demanda-t-il du hall.

«Là, je suis dans la salle de bain. Je ne peux plus me lever.» Il traversa la cuisine encombrée aussi vite qu'il le pouvait. La vaisselle du petit déjeuner était toujours sur la table. Il poussa la porte de la salle de bain. Mollie était assise sur la cuvette des toilettes.

«Amalia Wind, qu'est-ce qui ne va pas?» dit-il. «Mes jambes semblent bloquées, Homer. S'il te plaît aide-moi simplement à me lever. J'ai entendu les chiens japper pour m'aider, derrière la porte. Les pauvres chéris ne pouvaient même pas venir jusqu'à moi. Aide-moi juste à me lever.»

Il glissa les mains sous ses aisselles et la souleva doucement. Il vit que la pression de ses doigts sur la peau ridée des bras laissait des traces. Elle avait toujours été comme ça. Elle s'était toujours blessée facilement. Mais ça ne l'avait jamais empêchée de venir à lui, ... et de le choisir, il y a tant d'années déjà. Ça ne l'avait jamais empêchée de jeter dehors Jake Wind et d'emmener Homer La Ware dans sa ferme pour être domestique.

Elle chancela quelques secondes sur ses jambes puis il sembla que tout allait bien. Il la lâcha.

«Je comprends pas comment ça m'est arrivé, Homer. Je ne suis pas si vieille que ça, hein, Old Man?» «Non, Amalia. Ça ne doit être qu'une crampe. Rien de plus.»

Ils étaient toujours dans la salle de bain. Sa grande robe grise était retombée sur ses jambes mais sa culotte était toujours à ses pieds. Il était gêné. Même après tant d'années, il était encore gêné.

«Old Man, sors et va faire ce que tu as à faire. Une femme doit garder son intimité. Va maintenant.»

«Tu es sûre?»

«Sûre? Mon Dieu! si je n'étais pas sûre tu crois que j'aurais eu des relations avec un homme comme toi?» Elle lui bourra les côtes d'un coup de coude. «Tu sais ce que tu devrais faire, Old Man? Tu devrais aller sur l'étang pour pêcher comme tu l'avais prévu.»

Il ne voulait pas la laisser seule, mais il ne voulait pas non plus le lui dire. Et il avait en lui quelque chose qui l'attirait vers cet étang, l'étang où, d'après Jack Crandall, on a pris des perches soleils ces derniers jours. Jack lui avait dit cela quand il avait apporté sa cognée pour qu'il lui fasse un nouveau manche.

«J'ai encore la cognée de Jack à emmancher, Amalia.»

«Et depuis quand te faut-il plus d'une minute pour emmancher quelque chose, Old Man?» dit-elle avec un éclair de malice dans les yeux. Pendant quelques secondes elle se vit dans les yeux du vieil homme, avec cinquante ans de moins.

Il hocha la tête.

«Mademoiselle Wind, je crois que ces femmes avaient raison quand elles disaient que tu irais en

enfer.»Espigle, elle fit un geste coquin avec ses mains et il tourna les talons. «Bon, j'y vais».

Il lui fallut encore une heure pour terminer de tailler le manche à la bonne dimension. Il allait dans le fer comme une main dans un gant.

Ses mains tremblaient quand il commença à caler le fer qu'il voulait ajuster serré, mais il ne fallut que trois coups de maillet pour le mettre en place. Il regarda ses mains, se souvenant de tout ce qu'elles avaient fait. Tenir les rênes du dernier cheval qu'ils eurent à la ferme, il y a vingt ans. Ou peut-être trente? Enlever la chemise du corps blanc de Mollie, la première nuit. Balancer des coups de poings au visage de Jake Wind, la nuit où il revint, soûl et tenant un calibre 45 à la main. Il était tombé raide et Homer avait vidé le chargeur et cassé le canon à coups de marteau sur l'enclume. Bien que Jake ait parlé de loi cette nuit-là, ni la loi, ni Jake ne revinrent à la ferme Wind. Elle avait toujours appartenu à Amalia. Son père l'avait achetée et Jack était marié avec elle pour la ferme. Elle n'avait jamais voulu mettre la propriété au nom d'un homme, quel qu'il soit. C'est ce qu'elle avait toujours dit.

«Je ne demande rien, Amalia», c'est ce qu'Homer lui avait dit après la première nuit qu'ils passèrent dans le lit de cuivre, juste après s'être rhabillé et alors qu'il se préparait pour aller passer le reste de la nuit sur son lit de camp, dans la remise. Il dormait toujours là. Tout le temps. «Je ne demande aucune propriété, Amalia. C'est l'Indien en moi qui ne veut être propriétaire d'aucune terre.»

C'était les paroles préférées d'Homer. Chaque fois qu'il pensait différemment de ce que les autres attendaient de lui, il disait simplement «C'est

l'Indien en moi». Parfois il pensait à cela non pas comme à une part de lui-même, mais comme s'il s'agissait d'un autre homme, un homme avec un nom qu'il ne connaissait pas mais qu'il reconnaîtrait s'il l'entendait prononcer.

Son père aussi avait souvent dit cette phrase. Il était venu du Québec et parlait français, et parfois, à sa première femme qui mourut quand Homer avait six ans, une autre langue qu'il n'avait plus entendue depuis. Son père avait été un homme discret qui tressait des paniers avec les éclisses des frênes qui poussaient sur les terres de la ferme. «Mais il ne les portait jamais à la ville», disait Homer avec orgueil, «il restait à la ferme et laissait le soin aux gens de venir jusqu'à lui s'ils voulaient les acheter».

La ferme revint au plus jeune frère qui la vendit pour partir vers l'Ouest. Il avait eu deux autres enfants. Ils n'eurent rien en héritage sauf Homer qui eut le meilleur cheval de son père. En ce temps-là, Homer travaillait à la forge pour le forgeron Seneca. Un travail de bûcheron: débiter des bûches et les faire glisser sur la neige. Il fit cela jusqu'à l'âge de treize ans, quand Amalia le demanda pour travailler à la ferme. Il y alla malgré les commérages. Quand on lui demandait pourquoi il se laissait mener ainsi par le bout du nez par une femme, il répondait de la même voix calme que celle de son père: «c'est l'Indien en moi».

L'étang était lisse comme un miroir. Homer se tenait près du bateau. Jack Randall lui en avait donné la clé. Il regarda dans l'eau. Il vit son visage, la peau tannée et brune comme une vieille carte sur parchemin. Sa peau distendue pendait sous le menton, comme les barbillons d'un coq.

«Merde alors, t'es pas mal du tout, Homer La Ware», se dit-il. «Facile de voir ce qui peut plaire à une femme». Il repensa à Mollie assise dans le fauteuil et regardant au dehors par la fenêtre décorée. Quand il était sorti, il l'entendit appeler les petits chiens qu'elle aimait tant. Ces chiens sont les seuls qui lui rendent l'amour qu'elle donne, pensa-t-il, c'est pas comme sa méchante fille. La dernière fois qu'elle est venue c'était pour Noël 68 pour lui offrir ce châle vert pisseux et essayer une fois de plus de me foutre dehors.

Homer monta dans le bateau. Des rides montées de l'étang balayèrent son visage. Il posa sa canne et sa boîte de vers devant lui et glissa les avirons dans les dames-de-nage, l'un après l'autre, en haletant. Il releva l'ancre et regarda dans l'eau par-dessus bord. Au milieu de l'étang, l'ombre d'une branche brune se détachait à la surface. Ça ressemble à une branche, mais si ça bouge... La branche bougea... glissa à quelques dizaines de centimètres sous la surface de l'eau, puis disparut. Il scruta l'eau jusqu'à ce que l'ombre réapparaisse une trentaine de mètres plus loin. C'était une tortue, une tortue alligator* . Sûrement une grosse.

«Je t'ai vue, Tortue», dit Homer. «Peut-être qu'on va apprendre à mieux se connaître».

Il chercha dans sa poche et toucha son couteau à manche d'os. Il écarta le mouchoir rouge qui le maintenait profondément enfoui dans la poche, bien en sécurité. Puis il se mit à ramer. Il s'arrêta au milieu de l'étang et commença à pêcher. En quelques minutes il sortit du poisson. Des perches au ventre jaune avec des yeux noirs protubérants. La plupart mesuraient trente centimètres. Il s'arrêta lorsqu'il en eut attrapé une douzaine et

décida de les vider, en laissant la ligne appâtée traîner dans l'eau. Il sortit son couteau à manche d'os et l'ouvrit. La lame était étroite comme un manche de cuillère, usée par trente ans d'aiguillage. Elle était affûtée comme un rasoir. Homer avait toujours un couteau aiguisé sur lui. Il pratiqua une incision de l'orifice ventral du poisson vers ses ouïes et jeta les viscères à l'eau, en se penchant sur le plat-bord du bateau comme à son habitude. Il parlait en vidant les poissons.

«Vieux couteau, tu coupes bien, tu sais», disait-il. Il avait pratiquement achevé de nettoyer les poissons, sans souffler une seconde. Toujours aussi vite que lorsqu'il était enfant. Il y a des choses qui ne s'oublient pas...

Le balancement de sa canne le tira de ses pensées. Elle glissait par-dessus bord. IL jeta le couteau sur le banc et agrippa la canne au moment où elle tombait à l'eau. Il tira et elle plia deux fois plus. Il n'y a pas un seul poisson qui tire comme ça. C'était la tortue.

Il commença à ramener la ligne, lentement et fermement pour qu'elle ne casse pas. Bientôt il la vit, hochant la tête, surgissant des profondeurs vertes de l'étang où elle s'était goinfrée des viscères des perches et avait mordu à l'hameçon.

«Viens par là, Tortue, et parle moi». Dit Homer.

La tortue ouvrit la gueule comme pour dire quelque chose et l'hameçon se décrocha. La canne se détendit dans les mains d'Homer. Les mâchoires étaient trop dures pour que l'hameçon s'y accroche. Mais la tortue restait là, entre deux eaux. Elle était grosse, au mois douze kilos. Elle cherchait encore à manger. Homer remit fébrilement un vers à l'hameçon et le jeta devant la gueule de la tortue.

«Tiens, Tortue, prends donc aussi celui-là».

Il put voir la peau plissée sous sa gorge alors qu'elle tournait la tête. Une sangsue était accrochée sur sa nuque, une autre sur la patte droite. C'était une vieille tortue. Sa peau était rugueuse, sa carapace couverte d'algues vertes. Elle crocha dans l'hameçon en tournant la tête. Comme Homer tirait pour ferrer, elle se projeta en avant avec ses nageoires et s'agrippa à la ligne comme un homme à une corde. Son bec était aussi long qu'une dent d'ours.

Homer tira. La tortue prit l'hameçon dans la gueule et apparut à la surface de l'eau. Elle était forte et le vieil homme se demandait s'il arriverait à la sortir de l'eau. Voulait-il vraiment manger de la tortue? Quoiqu'il en soit, il ne coupa pas la ligne. La gueule était assez grande pour couper un doigt, mais il continua à ramener la ligne. La tortue était tout contre le bateau, retenue seulement par la tension sur la ligne et l'hameçon. Un simple relâchement et elle s'en irait. Homer glissa la canne sous sa jambe et attrapa la ligne du mouillage avec sa main libérée, avec l'autre main, il entreprit de faire un noeud coulant tandis que la tortue agitait sa tête, secouant la petite barque dans sa lutte.

Maintenant il pouvait sentir l'odeur musquée de la tortue qui envahissait tout. Ce n'était ni une bonne ni une mauvaise odeur. C'était seulement l'odeur de la tortue.

Il avait fini le noeud coulant. IL le suspendit par dessus bord. C'était maintenant que la partie se compliquait, partie facile pour lui lorsque ses bras étaient jeunes et que sa poitrine n'était pas enfoncée comme une vieille boîte. Il se pencha rapidement et saisit la queue, la tirant si fort que

la tortue sortit à moitié de l'eau. Le bateau prit de la gîte mais Homer rétablit l'équilibre. La tortue balançait la tête, la gueule ouverte, suffisamment large pour avaler une balle de baseball. Elle sifflait comme un serpent, prête à s'accrocher à tout ce qui serait à sa portée. De l'autre main, haletant, sentant la queue rugueuse de la tortue écorcher la peau de sa main tandis qu'elle glissait; de l'autre main, Homer passa le noeud coulant autour de cou de la tortue. Le noeud se serra uniquement avec le poids de la bête. Les mâchoires de la tortue, dans un claquement sec, crochèrent dans la manche de Homer.

«Tortue je crois que je te tiens et toi aussi tu me tiens», dit Homer. Il tourna la corde autour de sa jambe gauche avec sa main libre. Il tira en arrière aussi fort qu'il put pour libérer sa manche mais la tortue ne lâchait pas prise.

«Je te comprends, Tortue», dit-il, «tu ne veux pas lâcher». Il reprit son souffle, ferma les yeux un moment. Puis il prit son couteau dans la main gauche. Il se pencha par dessus bord et le glissa dans le cou de la tortue. Un fluide sombre bouillonna et s'écoula dans l'eau. Un sifflement sortit d'entre les mâchoires serrées, mais la tortue resta accrochée à la manche du vieil homme. Le sang coula longtemps mais la tortue ne lâcha pas prise. Finalement il reprit son couteau et coupa le bout de sa manche qui resta dans la gueule de la tortue.

Il s'assit bien droit pour la première fois depuis qu'il avait ferré la tortue et regarda autour de lui. Le soir tombait. Il ne voyait presque plus la berge. Il avait chassé la tortue plus longtemps qu'il ne le pensait.

Le temps qu'il rejoigne la rive et qu'il accoste, les bruits de la tortue cognant contre le bordé

s'étaient arrêtés. Il n'aurait pas pu dire si le sang coulait toujours de la gorge ouverte car la nuit avait donné à l'eau la même couleur de sang. Il ne retrouvait pas les poissons au fond du bateau. Ca n'avait pas d'importance. Les ratons-laveurs pourraient les prendre. Il avait son couteau, sa canne et la tortue. Il la hissa jusqu'à sa camionnette Ford. Elle était trop lourde pour qu'il la porte.

Quand il arriva chez lui, il vit des voitures garées dans l'allée. Il devait se garer à côté de sa remise, près des petits tertres surmontés de planchettes sur lesquels étaient écrits des noms proprement. Il pouvait entendre des voix tandis qu'il marchait dans l'obscurité.

«Voilà enfin ce vieux fou», entendit-il. La voix grinçait comme une vieille porte. C'était celle de la fille d'Amalia.

Il poussa la porte et entra. «Où est Amalia?» demanda-t-il. Quelqu'un cria. La pièce était emplie de visages, tous tournés vers lui.

«Vieux bâtard, on dirait qu't'as scalpé quelqu'un», marmonna un homme au visage grêlé et aux cheveux gris coupés en brosse.

Homer se regarda. Ses bras et ses mains étaient couverts du sang de la tortue, sa manche droite en lambeaux presque jusqu'à l'épaule. Ses pantalons étaient maculés de boue, la braguette à moitié ouverte. «Où est Amalia?» insista-t-il.

«Où diable étais-tu passé vieux dégoûtant?» dit la fille de sa voix rapeuse. Il se tourna pour planter son regard sur son visage flasque. Elle était assise dans le fauteuil d'Amalia.

«J'péchais».

La fille se leva et marcha vers lui. Elle ressemblait à son père. Jake Wind était gravé dans chacun de ses traits, sculpté dans ses os.

«Tu veux savoir où est ma mère, hein? Où est parti ton vieil amour? Et bien je vais t'le dire. Elle a été envoyée dans une maison où on prendra soin d'elle, même si elle est à moitié timbrée. J'suis rentrée et j'l'ai trouvée assise à parler avec ses chiens morts depuis des années, les assiettes pleines de nourriture pour les fantômes. P'têt ben qu't'en a mangé quelques uns parce que t'as plus d'ticket d'repas, vieux bâtard. Cet homme est médecin et il a constaté que ma chère mère souffrait d'incapacité mentale. L'ambulance l'a emmenée y'a une demi-heure».

Elle continuait à parler, lui disant des choses qu'elle avait sur le coeur depuis des années. Homer La Ware ne l'écoutait pas. Ses yeux notaient les détails de la pièce qu'il avait traversée chaque jour depuis quarante années, les meubles qu'il avait réparés quand ils étaient cassés, la fenêtre décorée qu'il avait installée, les escaliers qu'il avait peints, la vaisselle propre et bien rangée dans laquelle il avait mangé trois fois par jours pendant presque un demi-siècle. La fille parlait, parlait comme si elle déclamait une scène qu'elle aurait répétée plusieurs années. Mais il n'écoutait pas. Elle montait le ton. Elle criait maintenant. Homer l'entendait à peine. Il ferma les yeux, se rappelant comment la tortue avait tenu sa manche même après qu'il lui eut ouvert la gorge et que sa vie se répandait dans l'étang.

Les cris cessèrent. Il ouvrit les yeux et vit que l'homme aux cheveux gris coupés en brosse retenait le bras de la fille. Elle avait un plat dans les

mains. Peut-être était-elle sur le point de le lui jeter à la figure. C'était sans importance. Il la regarda. Il regarda les autres debout dans la pièce. Ils semblaient attendre qu'il parle.

«J'ai une tortue à vider», dit-il, sachant qu'il parlait pour lui-même. Puis il tourna les talons et partit dans la nuit.

Traduit de l'anglais par Manuel Van Thienen.

*Tortue Alligator: la tortue alligator du Mississippi est parmi les plus féroces chasseuses à l'affût. Elle se tapit dans la vase épaisse des marécages, sa grosse tête rugueuse et sa carapace pleine d'aspérités bien camouflées par les plantes aquatiques. Elle ouvre grand sa gueule qui laisse apparaître un petit bouton rouge clair fixé à son palais. Les poissons affluent sans méfiance, attirés par cet appendice qu'ils prennent pour un ver de terre. Elle referme alors sa puissante mâchoire et engloutit sa proie. (La Tortue. Suzanne Doppelt. Ed. Nathan. 1990)

Sommeil sous pluie

I

Les chants de veillée funèbre au-dessus, tournent, comme de noirs corbeaux qui regardent sa volonté traverser les moments de faiblesse en trébuchant. Comme lorsqu'elle a entendu la charrette dehors et qu'elle est allée à la fenêtre avec son nom sur ses lèvres. Ou quand elle a levé les yeux et qu'elle l'a vu dormir, la bouche ouverte, dans le fauteuil bleu à côté du poêle à bois. Elle les a vus, reflets trompeurs, à l'intérieur de ses lunettes à monture noire. Les moments se sont succédé, gravés comme les rides dans la profondeur du brun de sa peau. Elle est quelque part au-delà des quatre-vingt-dix ans; voûtée, décharnée, les yeux presque trop pleins. Elle vit dans une seule pièce. Un monde pris en charge. Draps propres, couvertures propres, moquette, table de nuit, et une compagne qui, entre bonjour et bonne nuit, s'égare vers les jeux de cartes des chambres voisines. Elle passe dans son fauteuil au pied du lit la plus grande partie de sa journée. De temps en temps elle s'en va pour une promenade le long d'un des nombreux couloirs de la résidence. De temps en temps elle va à la fenêtre et regarde au-dehors comme si quelque chose devait advenir.

II

Le mouvement s'émiette en silence, et dégringole, comme le vent qui fait tournoyer la chorégraphie de la neige à travers les faisceaux lumineux des réverbères. Je suis seul. On doit passer me prendre au terminus du bus, à Saint Paul. Je me suis foutu dedans. Complètement foiré. Très bien, c'est pas ce que je voulais. C'est quoi un quasar? L'étoffe des rêves. Putain non, il n'y a pas de secrets. Il n'y a rien de difficile en astronomie, en sociologie, en calcul infinitésimal, ou à propos des hivers du Minnesota. Ce ne sont que les prétextes que j'ai utilisés pour partir. Pour aller où? Pour aller regarder mes mains devenir ombres au-dessus des chaînes de travail.?

Une voix s'allume dans l'obscurité. «Nous sommes maintenant à Saint Paul et nous allons arriver au terminus de Saint Paul.» Laissez-moi deviner. Dans cinq minutes. «Dans dix minutes,» dit le conducteur. Evidemment.

III

Les yeux de mon oncle étaient retombés depuis longtemps de l'étreinte des étoiles. Maintenant ils sont comme les arrière-cours des usines; de vagues indications de ce qui se passe sous les sillons de peigne dans ses épais cheveux noirs. Il attendait quand je suis arrivé. Il attendait, extasié d'existence. Une série de silences hypnotiques, entre les mots, qui devaient être prononcés. Les silences m'entraînant jusqu'à une guimbarde dans un parking obscur. Je suis trop loin de lui. Trop loin pour partir vers quelque chose de plus lointain encore. Je ne crois pas qu'il ne m'aime pas. Non, c'est pas tout à fait là que je veux en venir. C'est quelque chose que j'ai vu lorsqu'un visage a surgi de son ombre explosée quand il se penchait sur le volant pour allumer sa cigarette.

IV

La lune froide et blanche par dessus les maisons trop serrées. Les fenêtre de façade, où les ombres passent devant les lumières bleues des télévisions. Je suis l'une d'elles désormais; craquement d'escalier de bois. Il existe un sanctuaire de rêves qui attend que le bruit de mes pas s'évanouisse.

La vieille femme rêve qu'elle est dans la réserve, au Nord. C'est l'automne. Fumée des bûches de pin, suspendue au-dessus des toits des maisons, feuilles sonnambules dans un vent gris, arbres décharnés griffant le ciel gris fantôme. Elle est à l'intérieur de la vieille cabane noire. Chez elle. En train de remuer le ragoût dans la cuisine. Le poêle à bois crépite dans la pièce à côté. Au-delà de la fenêtre, il soulève la hache. Il est jeune. Elle le regarde fendre une bûche sur la souche. Il s'en détourne pour venir vers la maison. Il sort sa pipe et tasse le tabac. Elle se dirige à sa rencontre vers la porte. Elle ouvre la porte. Elle tente de la toucher. Il passe à travers elle comme un frisson glacé et pénètre dans une photographie sur le mur.

VI

L'esprit se courbe, dans la lumière qui traverse la fenêtre, et descend par dessus le corps de Jésus Christ chancelant à la sixième station du chemin de croix. Cela me vient à l'esprit quelque fois quand je ferme les yeux. Soleil de septembre dans la vieille église. Vapeur d'herbe douce dans la lumière du vitrail. Rouge, bleue et jaune. Derrière chaque oeil, des prismes de pensée. Des prières Chippewa chancelant dans mes oreilles. De vieilles mélopées Ojibwa s'affaiblissent en allant vers le cimetière. Je regarde le trou dans la terre. Je regarde le cercueil posé à côté. Je regarde le trou, je regarde le cercueil. Le trou, le cercueil, le trou, le cercueil, le trou.

La lueur rouge de la pendule à travers la pièce. Digital. 2h 27. Mon cousin est étendu dans l'obscurité. Une autre forme, dissimulée dans le sommeil.

VII

La poussière danse au soleil d'une porte ouverte, comme les rêves qui s'évaporent contre le cadran d'une horloge.

VIII

«Lève-toi, je dis, il pleut. Il pleut et toi tu es couché là. Lève-toi, vieux, je dis.» C'est mon oncle qui parle. Il a trouvé le vieil homme là où il était étendu, sous la pluie. Il s'était endormi et était tombé du vieux banc auquel j'avais essayé de mettre le feu quand j'avais dix ou onze ans. La semaine suivante, ils l'ont enterré dans la fraîcheur d'un début d'automne. Des semaines plus tard, la vieille femme croyait entendre sa charrette sous la fenêtre de sa nouvelle chambre en ville.

IX

Villes de neige qui fondent, brouillées et liquéfiées entre les balais des essuie-glaces. Nous attendons au feu rouge. C'est mon oncle qui conduit. La vieille femme attend. En réalité, pas pour nous. Pas pour nous, mais elle attend. Je la verrai ce matin. Cet après-midi, je serai reparti. Un autre car. Chez moi. Je vois le feu passer au vert du coin de mon oeil qui regarde ailleurs.

X

La chambre ne bouge jamais pour elle. Ce n'est pas comme de la neige qui tombe, comme des feuilles qui tombent, comme des cailloux à travers l'eau. C'est une fenêtre, un lit, et une chaise.

XI

Alors que la vieille femme me touche, c'est comme de la fumée suspendue dans l'air. Je suis quelque chose d'autre. Vestiges d'une prière, rassemblés dans une église caverneuse. Une autre sorte de reflet. Un reflet sur les verres de ses lunettes noires. Un reflet qui pleure quand les yeux le quittent.

Alors que la vieille femme me touche, c'est comme de la fumée suspendue dans l'air. Je suis quelque chose d'autre. Angoisse éphémère, comme les ombres fuyantes. Un moment évanescent. Un moment emporté, comme je suis moi-même.

Alors que la vieille femme me touche, c'est comme de la fumée suspendue dans l'air. Il la fait tourner. Il l'étreint. Il lui donne la forme d'un vœu. Après cela, il ne reste qu'une bruine, trop fine pour qu'on puisse la voir.

Traduit de l'anglais par Richard Lees et Héléne Galibardy.



Gogisqi/Carroll Arnett

The old man said

Some will tell
you it doesn't
matter. That is
a lie. Everything,
every single thing
matters. And
nothing good
happens fast.

The old man said

The wisdom of an
animal may be
measured by
the quantity of its
excrement.

See
how little of his
waste brother deer
leaves behind.

The old man said

Indian people were not
made to live in
cities, and none do.
Some reside there
but none live there.

Le vieil homme disait

certain te diront
cela n'a pas
d'importance. C'est un
mensonge. Toute chose,
chaque simple chose
est importante.
Et rien de bon
n'arrive dans la hâte.

Le vieil homme disait

La sagesse d'un
animal peut être
mesurée à
la quantité de ses
excréments.

Regarde
combien de petites
crottes frère Cerf
laisse derrière lui.

Le vieil homme disait.

Les Indiens n'ont pas été
faits pour vivre dans
les villes, et aucun ne s'y installe.
Certains y résident
mais aucun n'y vit.

The old man said

«For bringing us
the horse we could
almost forgive you
for bringing us
whiskey.»

Almost.
Wado Lane Deer

The old man said

When a woman
offers you the pleasure
of coming with her,
you must be able
to tell her and
yourself, I respect
this gift as much
as I want it
or I would not
accept it. If
you cannot say
this, it is mere
disposal and shameful.

The old man said
when asked

And when was your
grandson born?

He was born in
nineteen and
forty-one.

Le vieil homme disait.

"Parce que vous nous avez donné
le cheval, nous pourrions
presque vous pardonner
de nous avoir donné
le whisky".

Presque.
Wado Lame Deer

Le vieil homme disait.

Quand une femme
t'offre le plaisir
d'aller avec elle,
tu dois être capable
de lui dire et
de te dire : je respecte
ce don autant que
s'il ne m'était pas accordé,
sinon, je ne l'accepterais pas. Si
tu ne peux pas dire
cela, tu ne feras
qu'abuser et te couvrir de honte.

Le vieil homme disait
quand on lui demandait:

Quand est né
votre petit-fils?

Il est né en
mille neuf-cent
quarante et un.

Quel jour?
et quel mois?

What day of
what month?

Well I sure don't
know what day
it was, but I do
re-collect it
as in the late spring
of the year when
the sweet corn was just
four inches high.
He was born on
that day.

And?

They took him in
the army and sent him
overseas and then
he got himself
killed.

The old man said

It is never done with
the old people nor
the young nor those
sick in their bodies,
sick in their heads.

It is never done with
strangers who accept
food or rest and
offer back good will.

Eh bien, je ne suis pas sûr
du jour mais je me
souviens que
c'était à la fin du printemps
quand les jeunes maïs
avaient à peine
dix centimètres de haut.
Il est né ce
jour là.

Et puis?

Ils l'enrôlèrent dans
l'armée et l'envoyèrent
par-delà les mers et alors
il fut
tué.

Le vieil homme disait.

ça ne va jamais avec
les vieux, ni
avec les jeunes, ni avec ceux
malades dans leur corps,
malades dans leur tête.

Ca ne va jamais avec
des étrangers qui acceptent
le gîte et le couvert et
et vous donnent des promesses en échange.

ça ne va jamais avec
un ennemi qui vous soumet.

It is never done with
an enemy who submits.

It is done only with
those who betray the people,
those flagrant in trading
themselves or their bodies,
those taking profit upon
their grandfathers, grandmothers,
brothers or sisters,
any father mother brother sister
who walks crawls flies swims
sits or stands.

It is done only with
those who waste.

They are not wasted,
they are thrown away.

Cela va seulement avec
ceux qui trahissent le peuple,
ceux qui vendent scandaleusement
ou se vendent eux-mêmes
ceux qui font du profit sur le dos
de leurs grand-pères, grand-mères,
frères et soeurs,
de n'importe quel père mère frère soeur
qui marche rampe vole nage
assis ou debout.

ça ne va qu'avec
ceux qui dévastent tout.

Eux ne sont pas dévastés.
Ils sont rejetés.

Beth Brant

for all my Grandmothers

A hairnet covered her head.
a net
encasing the silver strands.
A cage
confining the wildness.
No thread escaped.

(once, your hair coursed down your back
streaming behind
as you ran through the woods.
Catching on branches,
the crackling filaments
gathered leaves.
Burrs attached themselves.
A redbird plucked a shiny thread
for her nest,
shed a feather that glided
into the black cloud and
became a part of you.
You sang as you ran.
Your moccasins
skimmed the earth.
Heh ho oh heh heh)

Prematurely taken
from the woodland.
Giving birth
to children that grew
in a world that is white.
Prematurely
you put your hair up and
covered it
with a net.

Pour toutes mes grands-mères

Un filet couvrait sa tête
un filet
enveloppant les tresses d'argent
une cage
emprisonnant la nature farouche
aucun fil ne s'échappait.

(Une fois, vos cheveux cascadaient dans votre dos
ondulant
lorsque vous courriez dans les bois.
S'accrochant aux branches,
les filaments grésillants
liaient les feuilles entre elles.
Les bardanes les emmêlaient.
Un oiseau rouge cueillit un fil brillant
pour son nid,
perdant une plume qui glissa
dans le nuage noir et
devint une part de vous.

Vous chantiez en courant.
Vos mocassins
effleuraient la terre.
Heh ho oh heh heh)

Prématurément enlevé
à la forêt
donnant naissance
à des enfants qui grandirent
dans un monde blanc
prématurément
vous avez arraché vos
cheveux et
mis un filet
dessus.

Prematurely grey
they called it.

Hair Binding.

Damming the flow.

With no words, quietly
the hair fell out
formed webs on your dresser
on your pillow
in your brush.
These tangles strands
pushed to the back of a drawer
wait for me.
To untangle
To comb through
To weave together the split fibers
and make a material
Strong enough
to encompass our lives

Prématurément blanchis
dit-on.

Cheveux ligotés

endiguant le flot.

Sans un mot, calmement
les cheveux tombent
formant des toiles d'araignées sur votre buffet
sur votre oreiller
sur votre brosse.

Ces fils emmêlés
accumulés au fond d'un tiroir
m'attendent.

Pour démêler
pour broser
pour tisser ensemble les fibres brisées
et construire un tissu
suffisamment fort
pour contenir nos vies.

Simon J. Ortiz

My father's song

Wanting to say things,
I miss my father tonight.
His voice, the slight catch,
the depth from his thin chest,
the tremble of emotion
in something he has just said
to his son, his song:

We planted corn one Spring at Acu-
we planted several times
but this one particular time
I remember the soft damp sand
in my hand.

My father had stopped at one point
to show me an overturned furrow;
the plowshare had unearthed
the burrow nest of a mouse
in the soft moist sand.

Very gently, he scooped tiny pink animals
into the palm of his hand
and told me to touch them.
We took them to the edge
of the field and put them in the shade
of a sand moist clod.

I remember the very softness
of cool and warm sand and tiny alive mice
and my father saying things.

Le chant de mon père

Comme j'ai à parler,
je ne vois pas mon père ce soir.
Sa voix, le filet de sa voix,
la profondeur venant de sa poitrine maigre,
le tremblement d'émotion
dans ce qu'il vient de dire
à son fils, son chant:

Au printemps, nous plantâmes du maïs à Acu -
nous en avons planté souvent
mais cette fois-là,
je me souviens du sable humide et mou
dans ma main.

Mon père s'arrêta à un endroit précis
pour me montrer un sillon rabattu:
le soc avait mis à jour
un nid de souris
creusé dans le sable moite.

Très doucement, il ramassa de minuscules animaux
roses
qu'il posa dans le creux de sa main
et me dit de les toucher.
Nous les emportâmes en haut
du champ et les posâmes à l'ombre
d'une motte de sable humide.

Je me souviens de la douceur
du sable froid et tiède, des minuscules souriceaux
vivants
et des paroles de mon père.

Ron Rogers

The death of old Joe Yazzie

1.

Old Joe Yazzie died after working
Ten years in the uranium mines. He died
With his bones aflame, and the winds cried,
They are coming. They will be here pretty soon,
For over there a black cloud looms
Above Four Corners.

2.

A sound of puzzled thunder rose
Over the mesa
Where an eagle rode the high currents turning
The serpent-dry courses of arroyos far below
Where wisps of sunlight danced their vapors tracing
The ages in the strata of the pale desert stone
And the winds the crying winds
Were full of butterflies, many colored.

La mort du vieux Jo Yazzie

1

Le vieux Jo Yazzie mourut après
Dix ans de travail dans les mines d'uranium. Il
mourut
Les os embrasés, et les vents hurlaient
Le jour où ils sont arrivés. Ils seront là bientôt:
Un nuage noir apparaît au loin,
Au-dessus de Four Corners.

2

Des roulements sporadiques de tonnerre s'élevèrent
Sur la mesa
A l'endroit où un aigle chevauchait les hautes
turbulences, survolant
La rivière desséchée qui serpente tout au fond
Là où les rais de soleil font danser les brumes
Inscrivant les siècles dans les strates des pierres
pâles du désert.
Et les vents les vents hurlants
s'emplirent de papillons multicolores.

Ray A. Young Bear

Grandmother

if i were to see
her shape from a mile away
i'd know so quickly
that it would be her.
the purple scarf
and the plastic
shopping bag.
if i felt
hands on my head
i'd know that those
were her hands
warm and damp
with the smell
of roots.
if i heard
a voice
coming from
a rock
i'd know
and her words
would flow inside me
like the light
of someone
stirring ashes
from a sleeping fire
at night.

Grand-Mère

Si je voyais sa silhouette
dans le lointain
je saurai tout de suite
que c'est elle.
L'écharpe violette
et le cabas en
plastique.
Si je sentais
des mains se poser
sur ma tête
je saurai que ce sont
les siennes
chaudes et moites
avec leur odeur de
racines.
Si j'entendais
une voix
monter
d'un rocher
je saurai
et ses mots
couleraient en moi
comme la lumière
d'un feu endormi
que l'on tisonne
dans la nuit.

Yvon H. Couture/Makwa

La guerre à la terre

Chaque pierre broyée
Par vos machines
Est un coeur broyé.

Chaque arbre assassiné
Par vos machines
Est un frère assassiné.

Chaque animal massacré
Par vos machines
«pour le sport»,
Est un frère massacré.

Chaque fois, chaque fois,
C'est moi que vous tuez.

Chaque balle,
Chaque missile,
Chaque bombe
Que vous lancez
Sur cette Planète
Est une flèche
Qui vient percer mon coeur.

Chaque enfant
Que vous blessez,
Chaque enfant
Que vous tuez
Est mon enfant blessé,
Est mon enfant tué.

Chaque femme
Que vous blessez,
Chaque femme
Que vous tuez
Est mon Espoir assassiné.

Chaque fois
Que vous blessez
Ou tuez un homme,
C'est moi que vous blessez,
C'est moi que vous tuez!

Je suis l'Humanité!

Je suis la chair de la Terre!

Je vous en supplie!

Arrêtez! Arrêtez!

Vous tuez ma Mère.

Cessez le feu!!!

Deux minutes de paix!

Deux minutes de paix
Sur cette planète...

Juste deux minutes...
Est-ce trop demander?...

texte original en français

Oliver Loveday

all the natives have been rounded up
reservations provide BIA welfare states
small pox blankets and alcohol distribution centers
cheap access to timber and minerals
white men open tourist traps to sell hong kong feathers

the new world order extends to other lands
indigenous people herded into prison camps
war machines and video games generate bastard realities
OPEC Geronimo's are created to expend excess weapons
corporate military hardware profits increased
Moslem Ghost Dances are video satellite transmissions
Bagdad Wounded Knee's are programmed
yesterdays world leader is today madman

and in the mountains of Tennessee the raven mockers dream
spread paranoia amongst the undisciplined
create control patterns cloned from industrial culture
political games to control small pox blankets to friends and
relatives

a circle gathers around the table
tobacco and coffee pow-wow
she says, you look familiar
how do you teach the Old Ways?
I reply, First by living them.
In the east a warrior prays
in the night sleep is disturbed by dreams
oil is black as thunder
HO!

26/1/91/5pmEST

Tous les peuples originaires ont été rassemblés
les réserves fournissent les allocations du BIA
les couvertures variolées et les centres de distribution d'alcool
facilitent l'accès au bois et au minerai
des hommes blancs ouvrent des pièges à touristes pour vendre des plumes de
hong-kong

Le nouvel ordre mondial s'étend aux autres terres
les peuples indigènes sont parqués dans des camps
les machines de guerre et les jeux vidéo produisent une réalité bâtarde
Les Geronimo de l'OPEP créé pour répandre les armes en excès
les profits des marchands d'armes s'accroissent
Les Danses Musulmanes du Fantôme
sont des transmissions vidéo par satellite
les Wounded Knee de Bagdad sont programmés
le leader mondial d'hier est aujourd'hui fou

et dans les montagnes du Tennessee le rêve du corbeau moqueur
répand la paranoïa sur les indisciplinés
créé des moyens de contrôle clonés de la culture industrielle
des jeux politiques pour contrôler les couvertures variolées des amis et
parents

Un cercle se rassemble autour de la table
tabac et café pov-vov
elle dit, vous semblez informés
comment enseignez-vous les anciennes Traditions?
Je réponds, D'abord en les vivant.
à l'Est un guerrier prie
dans la nuit le sommeil est perturbé par des rêves
le pétrole est noir comme l'orage
ho!

textes traduits par Manuel Van Thienen

BIBLIOGRAPHIE

Les livres mentionnés dans cette rubrique sont disponibles directement à:

The Greenfield Review : 2 Middle Grove Road. Greenfield Center N.Y.
12833 USA. Recommandez-vous de la revue !

ajoutez 2.50\$ de port au prix des ouvrages. Paiement par mandat international accompagné d'une lettre de commande. (Délai de 1 à 2 mois pour la livraison).

On peut aussi les commander à la Librairie Marrimpouey, 2 place de la Libération 64000 PAU (Ecrire à la librairie qui vous communiquera son catalogue).

Songs from this Earth on Turtle's Back. 50 Contemporary American Indian Poets, edited by Joseph Bruchac. 10\$

Earth power coming (nouvelles) edited by Simon J. Ortiz. Navajo Community College Press (1983) 10\$.

Engine Carroll Arnett Point Riders Press. Norman, Oklahoma.

Catalogue de The Greenfield Review (Native American Authors Distribution Project) disponible par la revue contre 3 timbres à 2,20F.

inédit de Yvon H. Couture

inédits de Oliver Loveday

BIOGRAPHIES

Yvon H. Couture/ Makwa («l'ours» en langue algonquine) Né en 1946 quelque part dans la forêt boréale abitibienne (nord du Québec). Fondateur des éditions Hyperborées. Il a écrit entre autres, un lexique Français-Algonkin. *Natura* est son premier recueil. Un deuxième est en préparation (le texte que nous avons choisi est tiré de ce deuxième recueil). Il est le fondateur et l'animateur du centre Mikinak qui regroupe des Amérindiens et des métis dans le combat pour la protection de la Terre. On peut écrire à l'adresse suivante: Centre MIKINAK Lamorandière, Québec JOY 1SO CANADA. On peut aussi à l'occasion d'un voyage lui rendre visite.

Oliver Loveday «En tant qu'artiste d'origine cherokee, mon travail reflète à la fois mon héritage et l'époque dans laquelle je vis. Je fabrique et utilise des objets à usage cérémoniel appartenant à ma tradition. Ils ne sont pas à vendre, mais destinés à être utilisés de manière sacrée. Pour cette raison, je ne les montre pas, mais je puise en eux mon inspiration pour mes travaux artistiques. Mon travail est très varié, car j'ai reçu une formation pour de nombreuses disciplines impliquant l'emploi de moyens et de concepts esthétiques variés. D'une part j'évoque la vie dans les montagnes du sud des Etats-Unis, d'autre part je veux montrer que je suis conscient de l'art dans les autres parties du monde. Je crois que si les artistes et les gens du monde entier prennent conscience de la beauté de chaque culture, alors nous pourrions mieux nous apprécier les uns les autres et apprendre à vivre davantage en harmonie. C'est un de mes sujets d'inspiration pour le travail que je fais.» Ce texte et les poèmes ont été transmis à la revue par Bertrand Coquio.

Jo Bruchac est né en 1942. Il est Abenaki. Poète, conteur, éditeur, romancier, diffuseur de la littérature amérindienne, il a publié 24 recueils de poésie, contes, récits. Il est également militant écologiste et profondément engagé dans la lutte pour les Droits des Amérindiens. Animateur pendant 17 ans avec sa femme de The Greenfield Review, il se consacre aujourd'hui essentiellement à l'édition, à la diffusion, à l'écriture et à l'animation. Il vit à Greenfield Center, New York, avec sa femme Carol et ses deux fils dans la maison où il fut élevé par ses grands-parents. Il est l'un de ceux qui ont fait connaître et reconnaître la poésie amérindienne aux Etats-Unis (et par ricochet en Europe).

Gordon Henry est ojibway/français. Il est né en 1955 à Philadelphie, Pennsylvanie. Il publie en revue et est présent dans plusieurs anthologies. «Ma poésie provient fondamentalement de visions et de la signification de l'instant comme suspendu. Elle est aussi travail d'écriture...Chaque souvenir d'une vision a sa vie propre.»

Gogisgi/Carroll Arnett est né à Oklahoma en 1927, de parents cherokee et français. Ses poèmes et récits ont été publiés dans de nombreuses revues et rassemblés dans neuf livres. Bénéficiaire d'une bourse en Creative Writing, il a édité un journal amérindien : The Beloit Poetry Journal. Il est coéditeur du Coyote's Journal. Eduqué (comme il se plaît à le dire) par 21 mois dans le Marine Corps et ensuite à l'Université d'Oklahoma, au Beloit College et à l'Université du Texas, il enseigne la littérature et l'écriture à l'Université Centrale du Michigan et vit avec sa femme Claudia sur une ferme de 2 ha près de Mecosta dans le Michigan.

Beth Brant Née à Detroit en 1941 d'un père Mohawk et d'une mère européenne. «Premiers souvenirs: le cri strident de la sirène de l'usine Ford... mes yeux qui me cuisaient à cause de la saleté et de la poussière. Née en sachant ce que «à la chaîne» signifiait. Deuxième souvenir: La voix de grand-mère me racontant une histoire mohawk, m'apprenant des mots. L'odeur de la soupe de maïs qui bouillonne et éclabousse le fourneau de fonte...»

Simon J. Ortiz est né en 1941 dans la communauté Acoma Pueblo d'Albuquerque au Nouveau Mexique. Il a été à l'école du Bureau des Affaires Indiennes (B.I.A.) sur la réserve Acoma. Il a suivi les cours de l'université de l'Iowa où il s'inscrivit au *International Writing Programm* et obtint une maîtrise en Ecriture. En 1980, il eût l'honneur d'être reçu à la Maison Blanche pour un hommage à la poésie et aux poètes américains. Il est l'auteur de six livres et a obtenu en 1982 le *Pushcart Award*. Il a enseigné à l'université d'Etat de San Diego et à celle du Nouveau Mexique; la littérature amérindienne et l'écriture créative. Il vit à Albuquerque où il écrit un roman et une série de nouvelles.

Ron Rogers né en 1948 à Claremore, Oklahoma, Cherokee/Allemand\Anglais. «Chrétienpaïen (nous le sommes tous). J'ai étudié à l'*Institute of American Indian Arts* de Santa Fe au Nouveau-Mexique, et à l'Université de Californie où j'ai obtenu ma licence. Il est co-auteur d'un livre qui lui valut une invitation de la *Newberry Library's Center for the history of the american indian* qui recherchait un ouvrage sur la révolution américaine vue du côté indien. Il est professeur.

Luci Tapahonso est née en 1953 près de Shiprock au Nouveau-Mexique. Elle vit à Albuquerque. Elle est poète, nouvelliste et journaliste. Elle est docteur en littérature contemporaine diplômée de l'Université du Nouveau-Mexique. Elle enseigne la littérature amérindienne. «Mais le plus important est que je suis la mère de deux filles, Lori et Misty Dawn..»

Ray A. Young Bear est né en 1950. Il vit sur la réserve Mesquakie (Sauk and Fox) de Tama dans l'Iowa. «Ray A. Young Bear pense d'abord ses poèmes dans sa langue maternelle puis les traduit textuellement...» Il prépare une anthologie de récits traditionnels des Indiens des Plaines.

NOTES DE LECTURE

Revue Autrement. Série Monde H.S. n°54 Mai 1991. Terre Indienne: Un peuple écrasé, une culture retrouvée. Dans ce numéro dirigé par Philippe Jacquin, nous trouvons des articles de J.M.G. Le Clézio, Philippe Jacquin, Eric Navet, Elise Marienstras, Joëlle Rotskowsky..... Des articles d'une grande qualité tant du point de vue historique que culturel. Parmi les articles, nous avons remarqué, celui de Joëlle Rotskowsky qui consacre une partie à la littérature amérindienne. Nous sommes heureux de voir que ces auteurs bénéficient d'un peu de promotion, en attendant qu'ils puissent avoir un lectorat plus large, par le biais de la traduction.

Ela Clara Deloria, Nénuphar. Editions l'Etincelle. Un témoignage ethnologique abondamment documenté sur la vie des Sioux au début du 19^e siècle. Ce roman écrit dans les années 40 n'a pas été publié du vivant de l'auteur, ethnologue et adjointe de Boas. Avis aux amateurs.

Jean-Louis Rieupeyrou Histoire des Navajos. Editions Albin Michel. Octobre 1992 approche, et il est toujours agréable de trouver, parmi les publications des livres forts et partisans. Ici, Jean-Louis Rieupeyrou (qui nous avait déjà donné une saga des Apaches il y a quelques années) fait

oeuvre utile en nous retraçant la longue histoire du *Dinetah*, avec son cortège de violence, de tromperie et de violation des droits élémentaires des peuples et des hommes. Il nous montre aussi, s'il en est encore besoin, que la réduction des peuples des Amériques par l'occident au statut de sauvages emplumés n'est qu'une caricature et une volonté de cacher la vérité sur la richesse, la valeur et la complexité de ces peuples. Une oeuvre utile à lire absolument. La dernière partie nous donne une ouverture sur la vie contemporaine qui sera utile, entre autres, aux lecteurs fervents de Hillerman.

Tony Hillerman, Coyote Editions Rivages/Thriller. Leaphorn et Chee ensemble pour une nouvelle enquête... Si vous n'avez pas encore goûté au plaisir de découvrir Hillerman, allez vite le chercher pour frissonner pendant vos vacances.

prochain numéro : JOY HARJO

L'histoire de tous nos survivants: Une interview de
Joy Harjo réalisé par Jo Bruchac:
Poèmes extraits de son recueil *she had some horses*.

N° hors série: FEMME DE L'ISLE
Eléonore Tecumseh SIOUI
recueil de poèmes

Tirage limité.

abonnés soutien (150F et plus): offert

abonnés (100F): 20F+7F de port

non-abonnés: 30F+7F de port

Envoyer votre règlement à l'ordre de Sur le Dos de la Tortue en
précisant n° Hors Série.

...Si la poésie d'Eléonore T. Sioui prie, dénonce, constate, se révolte,
elle n'est pas pour autant un regard nostalgique vers un passé révolu, mais
est résolument tournée vers un avenir où l'amérindien retrouvera la place
qui lui a été volée et qui n'en est pas moins restée celle qui est sienne
depuis des temps immémoriaux : celle de Gardien de la Terre-Mère...
(extrait de la préface)

N°8
Juillet 1991
LES ANCIENS

EDITORIAL

NOUVELLE
La tortue Jo Bruchac

POEMES : traduction
Sommeil sous pluie Gordon Henry

ILLUSTRATION

POEMES : *Originaux et traductions.*

Le vieil homme disait Gogisgi
Pour toutes mes grand-mères Beth Brant
Le chant de mon père Simon Ortiz
La mort du vieux Jo Yazzie Ron Rogers
Grand-Mère Ray A. Young Bear

La guerre à la terre Yvon H. Couture
Tous les peuples originaires... Oliver Loveday

BIOGRAPHIES

BIBLIOGRAPHIES

NOTES DE LECTURE

3OFF

ISSN : 1145-1181